

Val McDermid

NOIRS TATOUAGES

*Traduit de l'anglais par Philippe Bonnet
et Arthur Greenspan*



ÉDITIONS DU MASQUE
17, rue Jacob 75006 Paris

Titre original

The Grave Tattoo

publié par HarperCollins *Publishers*

Ouvrage publié sous la direction de
Marie-Caroline Aubert

ISBN : 978-2-7024-3331-7

© 2006, Val McDerimid
© 2008, Éditions du Masque, département des éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française

Tous droits réservés

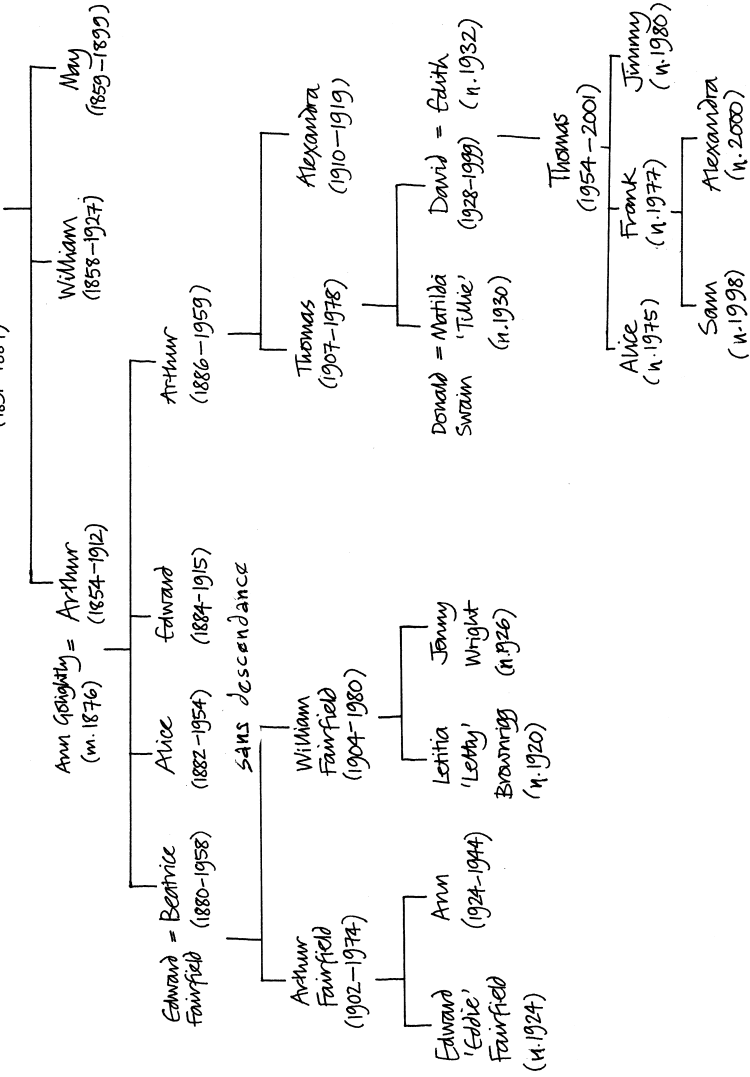
À Kelly, ma fleur de neige

*Si ton esprit était doté
Des bienfaits de la réflexion,
Mon cher lecteur, tu trouverais
En toute chose un conte.*

William Wordsworth, Simon Lee

Ligne de primogéniture

Dorcas Mason/Mayson = Arnould Clenton
(1831-1887)



Prélude

Septembre 2005

Tous les paysages possèdent leurs secrets. Couche sur couche, le passé gît sous la surface. Rarement irrécupérable, il se cache, attendant qu'un être humain ou qu'un accident météorologique redonne vie aux squelettes et les ramène dans le présent. De même que les pauvres, le passé est toujours parmi nous.

Cet été-là, il pleuvait comme si l'Angleterre avait été transportée aux tropiques. Une pluie torrentielle qui dévastait les jardins multicolores, transformait les prairies en borbier où le bétail s'enfonçait jusqu'aux jarrets. Les rivières débordaient, leurs eaux soudain déchaînées ne trouvant leur propre état d'équilibre qu'en démolissant tout ce qu'il y avait de vulnérable sur leur passage. Dans les rues d'un village jusque-là pittoresque, les voitures, balayées comme des jouets, étaient emportées vers la rade, où elles s'entassaient dans un chaos de métal déchiqueté. Des glissements de terrain submergeaient les véhicules sous des avalanches de boue, tandis que les fermiers pleuraient les récoltes perdues.

Aucune partie du pays n'était épargnée. Villes et campagnes se débattaient de la même façon contre les rafales cinglantes. Dans le Lake District¹, la pluie tombait à seaux sur les mon-

1. Région de lacs et de montagnes du nord-ouest de l'Angleterre. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

tagnes et les vallées, changeant imperceptiblement les contours d'un paysage millénaire. Le niveau des lacs atteignait ses sommets estivaux, avec pour seul bénéfice discernable de révéler un vert plus éclatant que d'habitude lors des rares apparitions du soleil.

Au-dessus du village de Fellhead, sur les rives de Langmere, les vieilles tourbières avaient pris de nouvelles formes sous l'effet du déluge. Et, à l'approche de l'automne, la terre livra peu à peu un de ses secrets les mieux gardés.

De loin, on aurait dit une bâche chiffonnée brunie par l'eau saumâtre de la tourbière. À première vue, cela paraissait insignifiant : un déchet de plus remonté à la surface. Mais un examen plus attentif laissait entrevoir quelque chose de beaucoup plus effrayant. Quelque chose qui, traversant les siècles, apporterait dans son sillage des changements bien plus profonds que les intempéries.

Mon cher fils,

J'espère que les enfants et toi êtes en bonne santé. J'ai découvert aujourd'hui un écrit troublant rédigé par ton père. Tu seras sans doute surpris de savoir que, en dépit de la confiance qui régnait entre nous, j'en ignorais l'existence. Du reste, j'aurais largement préféré demeurer dans cet état. Tu comprendras aisément la nécessité du secret pendant qu'il était encore en vie, et il n'a laissé aucune instruction quant à la manière d'en disposer. Comme cela te touche de près et que cela pourrait être une source de nouvelles souffrances, je préfère te laisser juge de ce qui doit être fait. Je te le ferai parvenir par un serviteur fidèle. Agis comme bon te semble.

Ta mère qui t'aime.

1

*La manière dont il a plu cet été,
C'était à vous briser le cœur.
Les trombes d'eau faisaient tout voler en éclats
Et dévalaient les toits en tôle ondulée
Des gares lugubres.
Et moi, assise, j'attendais un train,
Les pieds dans les flaques,
La tête étoilée de pluie,
Songeant à toi à des kilomètres de moi
Sous le soleil de la Grèce
Où il ne pleut jamais.*

Pendant un long moment, Jane Gresham garda les yeux rivés sur ce qu'elle venait d'écrire puis, d'un geste exaspéré, elle raya le tout avec une telle violence que le papier se déchira au passage du stylo. *Ce salaud de Jake !* se dit-elle, furieuse. Bon sang, elle était une adulte, pas une adolescente transie d'amour. Cela faisait même longtemps qu'elle avait passé l'âge des lamentations pseudo-poétiques. Déjà, à l'époque où elle avait obtenu son premier diplôme, elle avait été assez lucide pour reconnaître qu'elle ne serait jamais un poète. Ce qu'elle savait faire le mieux, c'était étudier la poésie des autres : interpréter leur œuvre, explorer les liens thématiques de leurs vers, rendre leur complexité accessible à ceux sur qui elle avait, espérait-elle, quelques

longueurs d'avance en la matière. « Mais quel salaud, ce Jake ! » dit-elle à haute voix en froissant la feuille avec rage et en la lançant dans la corbeille. Il ne valait pas l'énergie intellectuelle qu'elle lui consacrait. Ni la douleur qui lui serrait la poitrine chaque fois qu'elle pensait à lui.

Dans l'espoir de chasser l'image de Jake, elle se tourna vers les CD empilés à côté de la table de ce cagibi que l'office des logements sociaux qualifiait de chambre à coucher, mais qu'elle avait baptisé, avec une affectation voulue, son cabinet de travail. Elle passa les titres en revue, en commençant par le bas de la pile, à la recherche d'une musique qui ne soit pas liée à son... Il était quoi, en fait ? Son ex ? Son amant de naguère ? Une histoire d'amour momentanément interrompue ? Qui pouvait le dire ? Pas elle, en tout cas. Et elle doutait fort que, de son côté, il se posât la question une seule seconde. Grommelant entre ses dents, elle prit les *Murder Ballads* de Nick Cave et inséra le CD dans l'ordinateur. La voix rocailleuse traduisait si bien son humeur qu'elle devenait paradoxalement un antidote. Pour un peu, elle en aurait souri.

Elle reprit le livre qu'elle essayait de lire lorsque Jake Hartnell s'était immiscé dans ses pensées. Elle ne mit pas longtemps à comprendre qu'il lui était impossible de se concentrer. De nouveau irritée contre elle-même, elle referma le livre d'un coup sec. Les lettres de 1807 de Wordsworth n'auraient qu'à attendre.

Elle en était encore à se demander ce qu'elle allait faire quand le réveil de son téléphone se mit brusquement à sonner. Fronçant les sourcils, elle vérifia à sa montre l'heure affichée sur l'écran du portable. « Seigneur ! Ce n'est pas possible. Déjà onze heures et demie. » Elle n'avait pas vu la matinée s'écouler.

« Ce salaud de Jake », grommela-t-elle à nouveau en se levant d'un bond et en éteignant son PC. Tout ce temps perdu à rêvasser alors qu'il y avait des sujets bien plus passionnants. Elle attrapa son sac à main avant de passer dans la pièce d'à côté, officiellement la salle de séjour, mais dont elle avait fait sa chambre, préférant disposer d'un lieu réservé exclusivement au travail. Elle était d'autant plus à l'étroit dans toutes ses autres activités, mais le luxe de pouvoir étaler ses papiers et ses livres

sans avoir à les ranger chaque fois qu'elle voulait prendre un repas ou dormir valait bien ces petits inconvénients.

Elle manquait d'espace, même pour l'existence spartiate qu'elle menait. Le canapé-lit, pourtant replié, occupait la majeure partie de la pièce. Sous une petite table poussée contre le mur, trois chaises en bois ; sur une étagère fixée en hauteur, un téléviseur ; dans le coin le plus éloigné, un gros sacco affaissé. Malgré tout, il y régnait une certaine fraîcheur, une propreté et une légèreté se dégageant des douces nuances de la peinture verte. Des photos numériques du Lake District, agrandies au format A3 et plastifiées, étaient accrochées au mur en face du canapé. Au cœur de ce paysage, la ferme des Gresham, où, aussi loin qu'on s'en souviendrait, sa famille avait sué sang et eau pour gagner sa pitance. Peu importe ce qui se passait à l'extérieur de ses fenêtres ; lorsqu'elle se réveillait, Jane était transportée dans cet univers où elle avait grandi, et qui lui manquait terriblement chaque jour de son existence de citadine.

Enlevant son pantalon de jogging et son polaire, elle passa un jean noir collant et un haut échancré, noir également, qui faisait ressortir sa poitrine plantureuse. Ce n'était pas sa tenue préférée, mais l'expérience lui avait appris que plus elle mettait ses charmes en valeur et plus les pourboires se faisaient généreux. Par chance, lorsqu'elle était vêtue de noir, son teint mat lui évitait d'avoir l'air en phase terminale, et son collègue Harry lui avait assuré que les petits bourrelets qui l'obsédaient n'étaient nullement visibles sous son tee-shirt moulant. Un coup d'œil rapide par la fenêtre et elle décrocha son imper, l'enfila d'un mouvement d'épaules, puis se hâta vers la porte d'entrée, indifférente à un tel manque d'élégance. Par temps de pluie, elle tenait avant tout à ne pas arriver au boulot trempée et frigorifiée.

Comme toujours, elle contempla une dernière fois le Lake District avant de s'aventurer dans cet autre univers qui ne ressemblait en rien à celui dont elle était issue. Il lui paraissait inconcevable que quiconque à Fellhead pût se représenter, même dans ses pires cauchemars, le monde où elle évoluait actuellement. Lorsqu'elle avait annoncé à sa mère qu'elle avait trouvé un appartement à Marshpool Farm, le visage de Judy

Gresham s'était illuminé. « Je ne savais pas qu'il y avait encore des fermes à l'intérieur de Londres. »

Jane avait secoué la tête, amusée et exaspérée à la fois. « Ça fait belle lurette qu'il n'y a plus de fermes à Londres. C'est une cité construite dans les années soixante. Du béton à perte de vue. »

Le visage de sa mère s'était décomposé. « Ah bon ! Au moins, tu n'es pas à la rue. »

Les choses en restèrent là. Jane connaissait suffisamment sa mère pour lui faire grâce des détails, à savoir qu'elle n'était pas assez qualifiée pour l'aide au logement, et que les services municipaux pouvaient juste lui proposer ce qu'elle avait fini par obtenir : un clapier dont personne ne voulait dans une cité délabrée de l'East End, où ceux qui avaient un emploi légitime étaient bien rares, où les gamins livrés à eux-mêmes couraient les rues jour et nuit et où l'on comptait davantage de seringues et de capotes usagées que de brins d'herbe. Non, sa mère n'avait sûrement pas envie de savoir que sa fille habitait un endroit pareil. Outre que sa capacité à vanter la réussite de leur petite Jane en aurait sensiblement souffert.

En revanche, elle l'avait dit à son frère Matthew. Du reste, elle lui aurait dit tout et n'importe quoi pour émousser le ressentiment qu'il éprouvait à son égard du fait qu'elle était partie, le condamnant, prétendait-il, à moisir dans un trou perdu parce qu'il fallait bien que quelqu'un reste auprès des parents. Qu'en tant que frère aîné, il eût été le premier à quitter le foyer familial pour aller à la fac et qu'il eût choisi de revenir pour exercer un métier qu'il avait toujours voulu faire ne semblaient pas avoir atténué son aigreur. Chez Matthew, songeait Jane, la hargne était congénitale.

L'ironie, bien entendu, c'est que Jane aurait quitté Londres pour Fellhead en un clin d'œil si elle avait eu la moindre possibilité d'y poursuivre le travail qui la passionnait. Mais, dans le Lake District, il n'y avait pas de poste pour des universitaires, pas même une spécialiste de Wordsworth comme elle. En tout cas, pas sans troquer rigueur intellectuelle et recherche contre des cours à des potaches sur les poètes régionaux. Et il n'y avait

pas mieux pour étouffer son amour des mots, elle en était parfaitement consciente. Si bien qu'elle avait échoué là, dans le pire des enfers urbains. Elle rentra sa tête dans ses épaules en longeant la galerie menant aux escaliers. Pour une raison qui ne pouvait être qu'une lubie d'architecte pervers, son immeuble avait été construit de telle sorte que les vents dominants s'engouffraient dans les passerelles. Même les douces brises d'été se changeaient en bourrasques insupportables. En automne, quand il y avait des averses, le vent expédiait la pluie dans tous les recoins de la bâtisse, y compris sur les vêtements des rares locataires qui se risquaient à sortir.

Jane trouva un peu de répit dans la cage d'escalier. Pas la peine d'essayer l'ascenseur. Ignorant les graffitis mal orthographiés, les immondices entassés dans les coins, la décrépitude et les relents d'urine, elle dévala les marches quatre à quatre. Au premier tournant, elle eut un coup au cœur. Elle avait assisté à ce spectacle tellement de fois qu'elle aurait dû être vaccinée, mais d'apercevoir cette menue silhouette en position du lotus, juchée de manière on ne peut plus précaire sur la balustrade en béton du troisième étage, elle en avait les genoux qui tremblaient.

« Salut, Jane, fit la menue silhouette.

– Salut, Tenille », répondit Jane en s'efforçant de sourire malgré son inquiétude.

Avec une désinvolture de funambule, la gamine de treize ans déplia ses jambes et sauta à terre à côté de Jane. « Comment va ? demanda-t-elle avant d'accorder son pas au sien.

– Je sais surtout que je vais être en retard au boulot si je ne me dépêche pas un peu », répondit Jane en dégringolant les marches de plus en plus vite. Tenille n'eut aucun mal à suivre l'allure, ses dreadlocks rebondissant sur ses épaules étroites.

« Je t'accompagne », dit-elle, s'évertuant à rouler des mécaniques, pitoyable parodie des petits truands en herbe qui traînaient dans le lugubre dédale de la cité, où leurs frères aînés, leurs cousins, tous ceux qui réussissaient à rester en liberté un certain temps, leur enseignaient les ficelles du métier.

« Ce n'est pas pour jouer les vieilles bourges rasoirs, mais il n'y a pas école aujourd'hui ? » Question éculée, dont Jane connaissait déjà la réponse.

« Y z'ont rien à m'apprendre », répondit Tenille sur un ton machinal. À présent que Jane marchait dans la rue, elle devait allonger le pas pour se maintenir à sa hauteur. « Y comprennent que dalle à la vie que j'ai. »

Jane poussa un soupir. « J'en ai assez de t'entendre toujours répéter les mêmes sottises, Tenille. Tu es bien trop intelligente pour te retrouver dans la mélasse qui t'attend si tu ne fais pas des études afin de l'éviter. »

Fourrant ses mains dans les poches de son mince blouson en faux cuir, Tenille haussa ses frêles épaules en un geste défensif. « Pas moi, répondit-elle. Pas question que je me mette à pondre des mioches. Ces conneries de lolo, pipi, caca, c'est pas pour Tenille. »

Coupant par un passage souterrain, elles émergèrent sur une grande route où les voitures filaient à toute allure, les chauffeurs ravis de pouvoir enfin passer la troisième, les pneus sifflant sur le macadam mouillé.

« Tu n'arriveras à rien à moins d'appliquer ta matière grise à quelque chose de sérieux », dit Jane, veillant à rester suffisamment loin du caniveau pour ne pas se faire éclabousser.

« Je veux être comme toi, Jane. » Ce cri plaintif, Jane l'avait déjà entendu des centaines de fois.

« Alors retourne à l'école », répliqua-t-elle en faisant de son mieux pour cacher son irritation.

« Je ne supporte pas les niaiseries qu'on nous fait faire », dit Tenille, ses lèvres retroussées transformant en un masque de dédain tout ce que son naturel avait d'attachant. « Ça n'a rien à voir avec ce que tu me donnes à lire. » Elle s'exprimait à présent dans un langage correct, comme si son personnage de zonarde s'était évanoui une fois franchies les limites de la cité.

« Je n'en doute pas. Mais tu sais, je suis encore loin de faire ce que je veux. Travailler à temps partiel dans un bar et comme chargée de cours à la fac en attendant de terminer le livre sans lequel je ne pourrai jamais dénicher un poste digne de ce nom,

ce n'est pas exactement ce que j'avais prévu quand j'ai commencé. Et pour en arriver là, j'ai dû en supporter des niaiseries. Oui, des niaiseries, c'est exactement l'effet que ça me faisait », continua-t-elle avant que Tenille ait eu le temps d'ajouter quoi que ce soit. Elle aurait bien voulu pouvoir lui offrir autre chose que des platitudes, mais elle ne savait pas quoi dire à une jeune métisse de treize ans, orpheline, qui non seulement l'adorait, mais semblait saisir la portée des écrits de Wordsworth, Coleridge, Shelley et De Quincey avec une facilité que Jane elle-même n'avait acquise qu'au bout de dix années d'études intensives.

Tenille dut s'effacer pour laisser passer un landau avec un bambin au visage barbouillé de chocolat, une sucette plantée dans la bouche comme pour empêcher le visage joufflu de se dégonfler. La fille qui le poussait paraissait à peine plus âgée que Tenille. « Je n'y arriverai pas », dit celle-ci, abattue. « Peut-être que je pourrais faire autre chose avec la poésie. Me lancer dans la musique rap comme Miss Dynamite », hasarda-t-elle, sans conviction.

Elles savaient toutes les deux que ce n'était pas demain la veille. Il faudrait d'abord que Jane déniche quelques doses d'amour-propre à lui injecter dans les veines avant que n'y pénètre l'héroïne qui semblait avoir abruti la moitié des habitants de la cité. Parvenue à l'arrêt de bus, elle se retourna pour lui faire face. « Personne ne pourra jamais t'enlever les mots qui sont dans ta tête. »

Tenille se mordilla un ongle, la tête baissée. « Tu crois peut-être que je ne le sais pas ? » Elle avait presque hurlé. « Autrement, comment est-ce que je pourrais tenir le coup, nom d'un chien ? » Subitement, elle fit demi-tour et repartit, détalant comme une gazelle sur le trottoir bosselé en un mouvement étonnamment gracieux de ses longs membres. Elle disparut dans une ruelle, laissant Jane seule à ressasser le mélange familier d'affection et de frustration. Il ne la quitta pas pendant les dix minutes de trajet en bus. Il la tenaillait encore lorsqu'elle poussa la porte du bar à vins.

À midi moins cinq, le Viking Bar and Grill donnait une impression de vide. Bois clair, chrome et verre étincelaient encore sous les spots à halogène, preuve qu'il n'y avait pas un

chat depuis que la femme de ménage avait fini son service. Harry avait mis la musique de Michael Nyman pour *La Fin d'une liaison*, et les instruments à cordes semblaient presque miroiter dans l'air limpide. Dans vingt minutes, le Viking se métamorphoserait avec la ruée de jeunes citadins BCBG, désireux de se bourrer l'estomac d'autant de nourriture et de boisson que leur brève pause de midi le leur permettait. L'atmosphère s'épaissirait du bruit des conversations, de la fumée des cigarettes et de la chaleur des corps. Jane n'aurait le temps de penser à rien d'autre qu'à ses clients agglutinés au comptoir.

Mais, pour l'instant, le calme régnait encore. Harry Lambton se tenait à l'autre bout de la longue courbe du bar en bouleau, appuyé sur les avant-bras, parcourant le journal. La lumière se reflétait dans le halo épineux de ses cheveux blonds coupés court, faisant de lui une sorte de saint post-moderne. Il releva la tête à l'approche de Jane et esquissa un signe de la main, son visage en lame de couteau s'éclairant d'un sourire.

« Il pleut toujours ? demanda-t-il.

– Toujours. » Arrivée à sa hauteur, elle se pencha pour lui faire la bise avant de se diriger vers le minuscule vestiaire du personnel. « Tout le monde est là ? » s'informa-t-elle. Déjà elle revenait vers lui, rassemblant ses longues boucles brunes en tire-bouchon pour les serrer dans un chouchou.

Harry hocha la tête. C'est déjà ça, pensa Jane. Se faufilant à nouveau derrière le dos musclé de Harry, elle alla vérifier que tout était en ordre. Elle tenait à ce que son service se passe sans anicroche. Elle avait eu cette place grâce au petit ami de Harry, Dan, ami et collègue à la fac, mais elle ne voulait pas qu'on l'accuse d'avoir fait jouer le piston. D'ailleurs, Harry affirmait que s'occuper du bar n'était pour lui qu'un bouche-trou. Un jour viendrait où il déciderait quoi faire de sa vie. Et Jane n'avait pas envie de fournir à ses camarades de travail des prétextes pour la torpiller auprès du nouveau patron. Le boulot au Viking Bar était pénible, éreintant et mal payé, mais elle en avait besoin.

« J'ai enfin trouvé un titre, dit-elle en nouant son tablier blanc, pour mon livre. » Harry inclina la tête d'un air interrogateur. « *Le Maître des faux-semblants : politique, poésie et simulacre*

dans l'œuvre de William Wordsworth. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Harry réfléchit, le front plissé. « Ça me plaît, finit-il par dire. Ça rend ce vieil emmerdeur à moitié intéressant.

– Intéressant, je veux bien. Ça fait vendre des exemplaires. »

Avec un signe de tête, Harry tourna une page du journal, qu'il se mit à parcourir d'un air distrait. Puis ses yeux bleu foncé se rapprochèrent et des rides apparurent entre ses sourcils blond-roux.

« Dis donc, s'exclama-t-il. Ce n'est pas de Fellhead que tu viens ? »

Jane se tourna vers lui, un bocal d'olives à la main. « C'est exact. Ne me dis pas qu'un habitant a réussi à défrayer la chronique. »

Harry leva les sourcils. « On peut le dire comme ça. On a découvert un cadavre. »

Ce soir, je repense à notre séjour à Alfoxden et aux soupçons dont Coleridge et moi-même devînmes l'objet, à savoir que nous étions des espions à la solde de l'ennemi, recueillant des informations au profit de Bonaparte. Je me souviens de Coleridge affirmant que ce serait faire fi du bon sens que de croire des poètes capables d'une telle activité, dans la mesure où ils considèrent tout ce qui s'offre à leurs sens comme un matériau pour leurs vers et n'ont aucune inclination à garder par-devers eux des secrets qui pourraient être utiles à leur métier. Sur ce point important, il avait raison, car les événements de la journée fermentent déjà en moi, cherchant une expression poétique. Mais, sur le point non moins important de garder ses pensées pour soi, je prie le ciel qu'il se trompe, car ma rencontre dans l'enceinte retirée de notre jardin a déjà placé sur mes épaules un lourd fardeau de savoir, un fardeau qui pourrait devenir encore plus lourd pour moi et ma famille. Tout d'abord, je me suis dit que je rêvais, car je ne crois pas aux revenants. Mais ce n'était pas une apparition. C'était un homme en chair et en os, un homme que j'avais pensé ne jamais revoir.